
VOYAGES
A TRAVERS L'HIMALAYA
ET AUX SOURCES
DES RIVIÈRES DE L'HINDOUSTAN.

HARDWICKE. - WEBB. - MOORCROFT. - FRASER.

PENDANT très-long-temps on avait eu des idées très-erronées sur la source du Gange ; les géographes anciens la plaçaient au sud de l'Imaus (Himalaya) ; cependant des particularités qu'ils ajoutaient prouvaient que leurs connaissances sur le cours de ce fleuve , avant son arrivée dans les plaines de l'Hindoustan , n'étaient pas très-précises. Les premiers géographes modernes mettaient cette source trop loin dans le nord. Ensuite des Lamas , envoyés par l'empereur de la Chine dans le Tibet , racontèrent que le Gange sortait , de même que le Brahmapoutre , du grand lac Mapang ou Manasarovar , coulait dans le Tibet au nord-ouest , et , après avoir passé à Ladak , tournait au

sud , puis , après un cours assez considérable dans cette direction , entrait dans l'Hindoustan. Ce fut ainsi que d'Anville et Rennel le représentèrent , et leurs cartes furent copiées. Tieffenthaler ajouta que le Gange se frayait un passage étroit à travers l'Himalaya ; que , près de Gangautri , il se précipitait du haut d'un rocher qui , à raison de sa forme , était appelé la Bouche de la Vache , et que de là il allait arroser les plaines de l'Hindoustan.

Cette manière d'envisager la question , généralement adoptée en Europe , ne satisfait pas plusieurs personnes qui demeuraient dans l'Inde. Les nombreux pèlerins qui visitaient Gangautri disaient que dans cet endroit le Gange n'était qu'un ruisseau , ce qui ne pouvait pas faire supposer que sa source fût très-éloignée. Tous les rapports des Hindous dignes de foi plaçaient positivement cette source dans le flanc méridional de l'Himalaya , et niaient qu'il parcourût le plateau du Tibet pendant plusieurs centaines de milles. En conséquence , le gouvernement britannique résolut d'envoyer une expédition , qui pût décider la question par un examen local.

Le capitaine Hardwicke , chargé de cette mission , partit en 1796 de Fétighour , petite ville qui est comme un faubourg de Feerckabad dans la province d'Agra , et sur la rive droite du Gange. Il

ne rencontra aucun lieu digne de remarque, avant Herdouar, petite ville qui ne consiste qu'en quelques maisons en briques, située au point où le fleuve sortant du pays montagneux se répand dans la plaine; elle est regardée par les Hindous comme sacrée au plus haut degré. Le Gange s'y partage en trois bras; se baigner au point où cette séparation s'opère, est un acte auquel une vertu et une sainteté particulières sont attachées. On célèbre à cet effet une grande fête annuelle, qui, tous les douze ans, a lieu avec une pompe signalée. Cette année-là se trouvait justement la douzième; le concours des pèlerins venus de toutes les provinces de l'Hindoustan et de pays bien éloignés au nord de sa limite septentrionale était immense. Hardwicke assure qu'il a des données certaines pour évaluer le nombre des pèlerins à près de deux millions d'individus. Au milieu de cette foule, Hardwicke et Hunter son compagnon étaient, aux yeux de tous, les deux êtres les plus étranges. On les considérait avec une curiosité excessive; non seulement les Hindous se rassemblaient autour de la tente, ils regardaient aussi dans l'intérieur sans cérémonie. Il ne résulta pourtant aucun inconvénient de cette indiscretion qui passa toute croyance, si l'on considère la conduite désordonnée de beaucoup de ces pieux pèlerins.

Ordinairement il survenait des contestations violentes entre les différentes sectes, pour obtenir la direction suprême durant la fête. Dans l'occasion actuelle les djoghis ou gosseyens se trouvèrent si forts, que, suspendant leurs contemplations mystérieuses sur l'essence de Brehm, ils s'emparèrent de l'administration, défendirent à toute autre classe de porter des armes, et levèrent toutes les taxes sur les pèlerins, se gardant bien ensuite de les remettre aux Marattes alors maîtres du pays. Il paraît qu'ils exercèrent avec une sorte d'équité cette autorité usurpée. Une troupe de Marvars vola une bourse de cinquante roupies à un cipaye qui servait chez les Anglais, prétendant qu'il l'avait enlevée à un d'eux. L'affaire fut aussitôt portée aux chefs des gosseyens, qui ordonna que chaque partie désignât exactement la quantité et la sorte de pièces contenues dans la bourse. Le propriétaire indiqua juste ce qui s'y trouvait; ses adversaires se trompèrent, n'ayant pas eu le temps d'en faire un examen détaillé. La bourse fut donc rendue à son maître légitime, les Marvars furent sévèrement fustigés. Cette plénitude de pouvoir exercé par les gosseyens souffrit une interruption par l'arrivée de quatorze mille Seyks avec leurs familles, qui campèrent à peu de distance et envoyèrent leur prêtre principal ou gourou, avec un détachement, afin de marquer un emplacement

convenable pour s'y baigner. Comme ils n'avaient adressé aucune demande prouvant qu'ils reconnaissent le pouvoir de fait, les gosseyns les attaquèrent, déchirèrent leur drapeau, les chassèrent et les pillèrent pour une somme considérable. Les Seyks, dont la doctrine était celle d'une secte militaire, ne pouvaient endurer patiemment un tel affront; ils dépêchèrent donc plusieurs de leurs radjahs aux gosseyns pour demander réparation de l'outrage. Les gosseyns ayant examiné l'affaire à loisir, sentirent quelle imprudence leurs gens avaient commise. Ils firent d'humbles excuses, restituèrent ce qui avait été pris, et laissèrent aux Seyks le libre accès du fleuve. En conséquence, ceux-ci se baignèrent paisiblement pendant quelques jours; on supposa donc que leur colère était dissipée; mais un matin ils parurent armés de toutes pièces, et attaquèrent les différens endroits où l'on se baignait, faisant main-basse sur tous les gosseyns qu'ils rencontrèrent; la multitude saisie d'épouvante, prit la fuite; la fureur des Seyks ne se porta que sur la classe d'hommes qui les avait offensés: arrêtés par le fleuve et par un poste de cipayes, ils firent retraite. Toutefois l'alarme durait encore, parce qu'on fit courir le bruit qu'ils allaient fondre sur les nombreuses troupes de pèlerins prêtes à retourner chez elles en se dirigeant au sud. Ces

craintes s'évanouirent le lendemain, lorsqu'on apprit que les Seyks étaient en marche à l'ouest pour regagner leur pays, le massacre des gosseyns ayant apaisé la soif du sang dont ces dévots pèlerins étaient dévorés.

Hardwick, au lieu de suivre la route directe pour aller à Srinagar, en prit une plus détournée, quoique peut-être moins difficile, et passa par Nedjrabad, Còdoura et Nataana; bientôt il gravit sur une chaîne de hautes montagnes bordée de vastes forêts qui se prolongent au nord, et renferment de très-beaux bois de charpente. Les nelahs ou torrens des montagnes sont très-poissonneux.

En avançant par cette contrée qui s'élevait constamment, le mélange des montagnes, des rochers et des forêts offrait un spectacle magnifique et varié, dont les voyageurs n'avaient guère le loisir de jouir. Le chemin se prolongeait ordinairement sur le bord des rochers perpendiculaires, où l'on avait taillé des sentiers si étroits, qu'il fallait une attention continuelle pour ne pas tomber dans l'abîme. Tout le pays, jusqu'à Srinagar, présente des montagnes qui s'étendent dans toutes les directions, quelquefois en petites chaînes unies par des dos resserrés que séparent des vallées très-circonscrites, de sorte que mille hommes n'y trouveraient pas l'espace

suffisant pour camper. En arrivant à Nataana, Hardwicke n'aperçut plus de forêts; les terres n'étaient couvertes que de grains, ils étaient cultivés avec soin; un peu au-delà de Nataana, il atteignit une montagne isolée d'où il découvrit distinctement les cimes neigeuses de l'Himalaya resplendissantes de blancheur; elles s'élevaient à une hauteur prodigieuse, et se dirigeaient vers l'est. Il les avait souvent vues des plaines du Rohilcound, mais dans un si grand éloignement, que leur masse n'était pas sensible à la vue, de sorte qu'elles ne pouvaient donner même une faible idée du spectacle magnifique qu'il avait alors sous les yeux.

Dix-sept jours après son départ de Herdouar, Hardwicke entra dans Srinagar; cette ville est située dans une plaine dont l'étendue est à peu près d'un mille et demi dans chaque direction. La position de Srinagar ne parut ni agréable ni salubre; on ne l'avait probablement choisie que par l'impossibilité de trouver dans cette contrée montagneuse un espace suffisant pour bâtir une ville. Srinagar est de forme ovale, sa longueur est de trois quarts de mille; les maisons, bâties en pierres, sont couvertes en ardoises; la construction en est grossière, les rues sont étroites.

Le palais du radjah, plus grand que les autres bâtimens, était très-délabré, et n'offrait rien de

beau. Ce prince accueillit très-bien les voyageurs; son habillement était aussi simple que sa demeure; pas un seul joyau, pas le moindre ornement, rien de la pompe d'un souverain. Il dit à Hardwicke que son revenu ne se montait qu'à 506,000 roupies, sur lesquelles il était obligé d'en donner 25,000 au radjah de Gorkha. Il les tire principalement des droits de transit sur les marchandises qui alimentent le commerce entre le Tibet et l'Hindoustan, des mines de cuivre et de plomb, et des permissions accordées pour chercher l'or dans le sable de plusieurs rivières. Lorsque l'empereur Akbar s'occupait de faire le cadastre de ses états pour en déterminer les revenus, le radjah de Srinagar reçut ordre de montrer une carte de son pays; il sortit et revint avec un chameau maigre, en disant: « Mon pays ressemble à cet animal, tout haut et tout bas, et très-pauvre. » Ce tableau fidèle produisit une impression si vive sur le monarque, qu'il exempta ce radjah de tout tribut.

Quant à la contrée qui est plus au nord, Hardwicke observe que d'une des éminences les plus considérables, près de Srinagar, il pouvait distinguer une demi-douzaine de chaînes interrompues de montagnes qui s'élevaient les unes derrière les autres; la dernière ou la plus haute semblait s'élaner depuis la moitié de sa masse de

la base du colossal Himalaya dont les cimes neigeuses terminaient la perspective. Excepté en hiver, la neige ne séjournait sur aucune des chaînes intermédiaires.

Hardwicke avait d'abord eu l'intention d'aller jusqu'à Bhâdrinath ; l'approche de la saison pluvieuse l'empêcha de s'avancer au-delà de Srinagar.

En 1808 une nouvelle entreprise fut essayée pour découvrir la source du Gange et des rivières qu'il reçoit dans le pays haut, et observer la position et l'aspect des principaux pics de la grande chaîne. Le lieutenant Webb fut chargé de cette mission, les capitaines Raper et Hearsay l'accompagnaient.

Les voyageurs arrivèrent à Herdouar le 1^{er} avril par un hasard singulier : cette année était celle du douzième anniversaire, depuis que Hardwicke était venu dans ce lieu, et par conséquent l'époque de la célébration de la grande fête. Heureusement tout s'y passa beaucoup plus tranquillement que lorsque Hardwicke y assista. Les Anglais qui étaient les maîtres à Herdouar, ne négligèrent aucun moyen de conserver l'ordre et la paix au milieu de la foule tumultueuse des dévots. L'autorité publia des réglemens de police très-sévères ; il fut défendu de porter des armes : des gardes

furent placés à tous les points principaux ; cette multitude prodigieuse d'êtres humains tous en mouvement se porta de côté et d'autre sans le moindre accident. Raper fut singulièrement frappé du commerce immense qui se faisait à cette foire sacrée. Il lui parut qu'elle formait le point central par lequel les provinces du Gange et du Decan communiquaient avec le Pendj-ab, le Cachemir et les pays au-delà de l'Himalaya. Toutes les productions des contrées comprises dans l'Hindoustan ou l'environnant, étaient déposées à Herdouar dans un vaste magasin. Par malheur il n'était pas disposé pour qu'on pût les arranger et les placer convenablement ; on se contentait de les jeter dans un coin vide : personne ne savait où chercher ce dont il avait besoin, on était obligé de se mettre au hasard à la poursuite de ce que l'on voulait. Raper pensait, en conséquence, que le gouvernement britannique ferait bien d'établir une longue rangée de boutiques qui formeraient une rue ; ce serait, dit-il, extrêmement commode pour cette armée de dévots trafiquans, qui payerait amplement les avances que l'on serait obligé de faire. Les gosseyns, quoique dépouillés de l'autorité qu'ils avaient exercée précédemment, étaient toujours considérés comme les personnages les plus importans, et occupaient les meilleures places. On ne levait plus de taxe comme

auparavant , ce qui privait du moyen de connaître avec précision le nombre des pèlerins : Raper, après avoir bien examiné toute cette multitude , supposa , comme Hardwicke , qu'il y avait à Herdouar deux millions d'hommes amenés par la dévotion.

En partant de Herdouar , Raper et ses compagnons se dirigèrent vers Gangautri , ce qui les fit dévier considérablement à l'ouest de la route tenue par Hardwicke. Ils eurent à surmonter des difficultés incroyables ; ils furent entre autres obligés de traverser une montagne par un sentier qui n'avait pas un pied de large , et suspendu sur le bord d'un précipice haut de 700 pieds. Les voyageurs qui n'y passaient qu'avec une circonspection craintive , aperçurent des gens qui le parcouraient avec une agilité intrépide. En montant dans une région plus élevée , Raper aperçut des arbres , des fruits et des fleurs de l'Europe , tels que des abricotiers , des pêchers , des fraises , des framboises , des roses blanches et des pieds d'alouette ; les montagnes étaient couvertes d'une grande espèce de pin qui donnait beaucoup de résine. Parvenus à un plateau sur le sommet d'un mont , les Anglais jouirent d'une des perspectives les plus magnifiques que l'on puisse imaginer. La montagne avait au moins 650 toises de hauteur perpendiculaire ; au-dessus , huit chaînes de monts

s'élevaient les unes derrière les autres ; enfin la vue était bornée par les cimes neigeuses des gigantesques Himalaya. La profondeur presque incomparable de la vallée , opposée à la hauteur prodigieuse des montagnes qui la dominaient , et la grandeur de leur dernière limite imposante qui s'élançait dans les nuages , produisaient une impression de sublimité qui allait presque jusqu'à la terreur. Les deux pics les plus hauts que l'on apercevait étaient ceux de Gangautri où l'on supposait que se trouvait la source du Gange , et de Djamautri au-dessus de celle de la Djemna. Leur distance horizontale fut estimée à trente milles ; mais la route était si tortueuse et si difficile , que l'on mit douze jours à parcourir cet espace.

Après être descendus , les voyageurs n'aperçurent plus la région neigeuse que par intervalles. Le soin avec lequel les flancs des montagnes étaient cultivés en orge et en froment leur fit plaisir. Les engrais négligés dans l'Hindoustan , sont ici ramassés avec attention et employés avec intelligence ; les femmes aidaient les hommes dans les travaux des champs ; elles se mêlaient à la foule qui se rassemblait pour voir passer les étrangers. Les goîtres étaient assez fréquens dans cette région montagneuse.

Bientôt la route devint si roide et si dangereuse , que les voyageurs ne purent s'occuper que de leur